



Selon la formule, la culture serait *"ce qui reste quand on a tout oublié"*. Pour certains, il y a de quoi s'alarmer. Aujourd'hui, les savoirs culturels résistent mal à la concurrence médiatique de quelques "académies étoilées" qui n'ont d'académique que le nom. Les pessimistes diront que la culture se réduit souvent aux tentatives courageuses - mais aussi souvent vaines - de parents instruits qui "tractent" derrière eux leur progéniture dans la Galerie des Offices. Les sceptiques épingletront quelques enseignants résistants qui s'obstinent à ne pas faire monter sur la même marche du podium Eschyle et Titeuf. De toute façon, rappelleront les résignés, les bourreaux nazis pouvaient, en fins connaisseurs, apprécier la musique classique après une journée passée à effectuer leur horrible besogne. La culture ne garantirait donc pas contre la barbarie...

Et pourtant! Le patrimoine culturel - sous toutes ses formes -, ce n'est pas seulement pour l'école un prétexte ou un support pour développer des compétences. C'est d'abord une façon de se situer dans le temps et dans l'espace. La fréquentation des savoirs culturels nous aide, comme le montre François OST, à réinterpréter sans cesse les grandes interrogations qui ont toujours habité l'humanité.

La question de la transmission en devient dès lors aussi complexe qu'essentielle. En se rappelant, comme l'indique Jean FLORENCE, que nous retenons de nos maîtres davantage que leurs matières, leurs manières. Ces dernières ne se réduisant pas à une querelle de méthodes. Certes, centrée sur l'enfant, l'école a pourtant charge de lui éviter un nombrilisme qui viendrait conforter la dénonciation de Jean VILAR: *"La culture, ce n'est pas ce qui reste quand on a tout oublié, mais au contraire, ce qui reste à connaître quand on ne vous a rien enseigné"*.

C'est autour de ces questions que s'est tenue, les 25 et 26 août derniers, la deuxième université d'été de l'enseignement catholique, dans le cadre de l'Abbaye de Floreffe. ■

FRANÇOIS TEFNIN

Culture, transmission et savoirs

Photo: Marc VERKOYEN

- TRANSMISSION **Entre nous, c'est culturel!**
- REPÈRES **Un chemin d'humanité**
- MYTHE **Si Antigone m'était contée...**
- CLASSIQUES **La culture pour tous**
- ÉCHOS **Ils l'ont dit...**

TRANSMISSION

Entre nous, c'est culturel!

Féru de psychanalyse, enseignant et amoureux fou de théâtre, c'est tout naturellement que **Jean FLORENCE** s'est intéressé à la question de la transmission.

Comment faire en sorte que quelque chose "passe" quand je parle? Qu'est-ce qu'écouter? Quel désir nous anime quand nous écoutons, nous transmettons, nous enseignons?

TRANSMETTRE, OUI MAIS QUOI?

L'étymologie latine du mot évoque à la fois l'idée de tradition, de traverser, de tirer, mais aussi de trahir car, dans toute transmission, il y a forcément une déperdition. Qui dit transmission, dit aussi interlocuteurs: une personne parle et une (ou des) autre(s) écoute(nt). La première est clairement active, mais les autres? Elles le sont aussi, explique J. FLORENCE, qui cite la phrase de GOETHE, reprise par FREUD: "*Ce que tu as hérité de tes pères, gagne-le pour le posséder*". Il y a, dans le chef de celui qui reçoit le message, une réelle puissance d'accueil. Il prend un certain nombre de choses, mais pas tout. Ce qui peut d'ailleurs susciter chez l'orateur le sentiment de ne pas être totalement reconnu. Quand on se donne la peine de vouloir transmettre quelque chose à quelqu'un, on en attend à tout le moins qu'il l'accepte, mais aussi qu'il se rende compte de la valeur de ce don. Et ce n'est pas toujours le cas, loin de là! C'est l'auditeur qui sanctionne la valeur de la parole.

Mais la parole n'est pas tout. Il reste quelque chose de mystérieux dans le phénomène de la transmission. Quand nous nous exprimons, nous laissons passer des informations à notre insu. Le verbal n'est qu'un des éléments entrant en ligne de compte. Le non-verbal compte au moins autant! Outre les contenus, nous

communiquons la manière dont nous nous relions à ces contenus. Le principal enseignement de SOCRATE ne réside-t-il pas dans sa manière de questionner, plutôt que dans les contenus transmis? Tout cela est difficile à objectiver. Idéaux, interdits, prescriptions nous échappent mais sont captés par l'autre. L'autre dont, précisément, j'ai besoin pour qu'il me renvoie ce que je fais passer.

CULTURES ET SAVOIRS

Un autre élément intervient dans la transmission, c'est le "bagage" de celui qui écoute. Dans le cas d'un enseignant avec ses élèves, on observe de réels chocs interculturels générationnels. Les enfants se construisent une culture à eux, qui fait résistance à celle des adultes. Ils ont déjà des savoirs quand l'enseignant entame sa transmission, même si ceux-ci n'ont ni un statut, ni une légitimité similaires à ceux de l'adulte. Même l'enfant sauvage mis en scène par TRUFFAUT, et que le médecin par lequel il est pris en charge pense vierge de tout savoir, a acquis des connaissances de la vie en forêt qui lui ont permis de survivre. Persuadé qu'il va pouvoir tout apprendre à cet élève hors du commun, le médecin n'arrivera pourtant pas à le faire parler. Et c'est plutôt au contact de la gouvernante et grâce à l'amour qu'elle lui donne que l'enfant va peu à peu s'humaniser. L'ignorance, par le maître, des

savoirs acquis par l'élève peut être source de conflit, voire de haine. Comment reconnaître ce savoir chez l'autre, pour construire un pont entre ce qu'il sait et ce que je voudrais qu'il sache? Il est important de faire place à ce que l'autre propose et de respecter ce qu'il est. Les jeunes qui regardent *Star Academy* et en parlent entre eux sont-ils nécessairement dupes des mécanismes et des manipulations qui y sont mis en œuvre? Pas si sûr, mais ils ont farouchement besoin de se sentir exister par rapport à leurs pairs et de s'intégrer dans un mode de reconnaissance qui a ses codes propres. Cela n'est pas nécessairement à verser dans le négatif.

On pourrait aussi poser la question de savoir pourquoi nous désirons transmettre. Narcissisme? Besoin de reproduction, de réparation, de faire passer de la vie, de créer quelque chose avec l'autre?

Les motivations profondes qui sous-tendent ce désir de transmission peuvent être très envahissantes pour celui qui "bénéficie" de la communication.

TENSION ENTRE HÉRITER ET INVENTER

Un héritage, constate Jean FLORENCE, on peut le refuser ou se l'approprier pour en faire quelque chose. Dans le cas des cultures et des savoirs, on n'est pas propriétaire de ce qu'on transmet, cela passe à travers nous. L'idée de l'héritage véhicule aussi l'idée de la mort. Il faut que quelqu'un meure pour que d'autres puissent hériter. En matière de communication, il est important d'assumer cette dimension. Il faut pouvoir détruire les formes reçues pour en trouver de nouvelles. Qui n'a pas connu, enfant, cette jubilation de détruire la tour de *LEGO* tout juste terminée pour se lancer aussitôt dans la conception d'une autre, plus grande, plus belle, et de toute façon différente de la première? La création, c'est le surgissement de quelque chose qui n'existait pas. L'art nous emmène au-delà de nous-mêmes, sinon il n'y a pas de transmission possible. L'œuvre ne vit que s'il existe un regard sur elle, si quelqu'un entre en relation avec elle. Ainsi en va-t-il de la culture, langage qu'on reçoit, dans lequel on



Docteur en psychologie, licencié en philosophie et psychanalyste, Jean FLORENCE est professeur aux Facultés universitaires Saint-Louis et à l'Université catholique de Louvain.

Il est également président du Centre d'études théâtrales à l'UCL. Il excelle à faire se croiser et se confronter des champs disciplinaires différents.

C'est ainsi qu'il s'intéresse particulièrement aux rapports entre la psychologie au sens large et la création, théâtrale notamment.

prend sa place, mais qui n'appartient à personne. La culture, c'est cette capacité que nous avons tous de construire un espace commun où chacun met du sien et crée quelque chose qui appartient à tout le monde. J. FLORENCE voit la culture comme une sorte de "super objet transitionnel". À la manière des doudous de notre enfance, qui atténuent la douleur du passage de la fusion avec la mère à la séparation en nous reliant symboliquement à elle, la culture serait un élément, à la fois donné et choisi, qui nous relie les uns aux autres. Pour qu'elle puisse se transmettre, il faut une réciprocité, mais comme nous ne sommes pas identiques les uns aux autres, on ne peut donc pas programmer le résultat. C'est également vrai pour l'éducation, la politique ou la psychanalyse. Quant à l'art, il nous met en relation avec cette dimension, il permet ce "rapport à l'inconnu".

ART À L'ÉCOLE

Pour J. FLORENCE, l'art, et tout particulièrement le théâtre, ont leur place à l'école. L'art d'une manière générale, parce que les artistes apportent une tout autre manière de voir le monde. L'artiste va parvenir à mener la personne vers une dimension d'elle-même qu'elle ignore. Ses interventions seront techniques, mais aussi inspirées par le désir de faire grandir l'autre dans l'art. Le théâtre, pour ne parler que de lui, concentre de nombreux pouvoirs créateurs. Il pourrait être, dans l'école, un lieu privilégié où on expérimente le social sans jugement. Quand je suis acteur, je joue un autre, mais pour que le personnage existe, je dois y mettre beaucoup de ce que je suis. Sous sa "protection", je peux donner le meilleur de moi-même! Cela peut avoir un effet très bénéfique sur l'adolescent, en pleine construction de lui-même et dont la fragilité n'est plus à démontrer. Mais comment combiner cela avec l'obligation de résultat qui est celle de l'enseignement? Comment institutionnaliser l'art? C'est là l'une des difficultés majeures, conclut Jean FLORENCE, qui invite pourtant à ne pas s'y laisser enfermer. ■

MARIE-NOËLLE LOVENFOSSE

REPÈRES

Un chemin d'humanité

Maurice BELLET est prêtre, docteur en théologie et philosophie, familier des terres de la psychanalyse.

Penseur et créateur, il consacre son temps à l'écoute et à l'écriture.

Souvent, chez l'homme occidental, explique M. BELLET, la question de la culture et des savoirs risque d'être posée en termes d'opposition: individu ou société, foi ou raison, culture ou instinct, alors que ce qui importe, c'est de voir le problème dans son unité. Si d'un côté, on trouve tout ce qui a trait aux savoirs, aux sciences, aux compétences de l'autre, on découvre quelque chose qu'on a du mal à décrire, mais qui pourrait être formulé comme étant ce qui permet à un être humain d'exister. Certes, le rôle de l'école est incontestablement de donner aux jeunes des compétences, mais aussi de leur transmettre ce qui permet de se tenir debout, d'avancer dans l'existence en sachant éviter *"les mâchoires de la folie ou de la destruction"*.

LUXE?

Les questions sur le sens de la vie ne peuvent-elles pas apparaître comme une préoccupation *"de riche oisif"*? Pour M. BELLET, on peut se dire que certains sont trop occupés à joindre les deux bouts pour chercher à savoir si la vie humaine a un sens. Cette question est pourtant au cœur même de la vie. Comment fait-on pour être un humain et tenir debout? Notre société voudrait nous faire croire qu'il suffirait d'avoir un portable, de regarder la télé, de consommer. L'enseignement se doit de fournir une autre réponse, même si elle ne va pas de soi. Certes, l'école peut difficilement éviter d'être un miroir de la société. Les études préparent à la vie active. Mais elles doivent aussi - et peut-être surtout - éveiller au sens critique, à la souplesse de l'esprit, à la communication entre les disciplines, et être *"un lieu où l'étudiant peut habiter cette région d'humanité qui précède toutes les autres, et où se rencontrent de plein fouet, clairement, avec toute leur radicalité les problèmes éthiques, le bien et le mal"*. Et cela, quand la société attend de l'école la production

massive de travailleurs directement utilisables et bons consommateurs...

LA LIMITE

Quel chemin permet à l'être de se reconnaître humain? Pour le théologien, c'est ici qu'interviennent les notions de limite et d'ordre. L'enfant, dès son plus jeune âge, a besoin d'éprouver des privations, des refus, sans quoi il ne pourra pas entrer dans un ordre humain de parole, de reconnaissance d'autrui. Mais il est tout aussi important qu'un amour bienveillant, indéfectible soutienne cette fermeté. Malheureusement, notre société a tendance à projeter sur lui son grand mythe:

tout est possible, tout est permis et tout de suite, alors que ce dont il a le plus besoin, c'est d'avoir en face de lui des adultes qui tiennent debout.

À l'échelle de la société, la limite sera notamment éthique, elle permettra de faire la différence entre ce qui est permis et interdit. Sans repères, ne risque-t-on pas de foncer tête baissée vers un *"ordre monstrueux"*, qu'il soit économique et marqué par une conjonction étonnante entre un individualisme forcené et ce que GUILLEBAUD appelle la *"tyrannie du plaisir"*, ou qu'il soit celui auquel rêvent les fondamentalistes religieux et où la *"Parole divine"* n'aurait plus rien de libérateur? Le grand danger serait de penser que ces questions doivent être laissées aux philosophes, aux religieux ou aux politiques et qu'on peut



Photo: François TEFNIN

s'en tenir à la *"belle neutralité du savoir"*. Or, il faut avoir le courage de se demander où on en est soi-même par rapport à ce qui est en cause dans l'initiation et l'éducation, où il importe de refuser le relativisme et de se rendre compte que, socialement et au niveau personnel, nous ne sommes plus protégés ni par la religion, ni par l'idéologie. Même des croyants sont conscients que leur foi n'est pas la protection contre ces questions majeures, mais plutôt le lieu où elles se posent avec une acuité accrue. Sur quoi prendre appui, alors? Sur l'ordre et la limite, précisément, en faisant place à la nécessité à la fois de l'ouverture et du dialogue, et à une grande rigueur sur ce qui est essentiel. ■

MARIE-NOËLLE LOVENFOSSE

MYTHE

Si Antigone m'était contée...

À l'aube du 21^e siècle, peut-on encore enseigner Phèdre et Perceval, Racine et Dante?

François OST, vice-recteur et professeur de droit aux Facultés universitaires Saint-Louis, en fait le pari. Son postulat de départ: l'homme aime les histoires.



Photo: Marc VERKÖYEN

Même si les intrigues sont complexes et la langue savante, même si les lieux et temps sont autres, un récit bien construit continue d'émouvoir l'humain intemporel qui sommeille en chacun de nous. Aux côtés de l'*homo sapiens* (savant), de l'*homo faber* (travailleur) et de l'*homo ludens* (joueur), F. OST accorde une place entière à un *homo fabulans*, en appétit sans cesse ravivé d'histoires, de contes et de récits. Dès lors, les récits fondateurs demeurent un matériau fécond pour traiter les questions les plus fondamentales que posent à notre société le droit, la justice et le pouvoir, *pour penser avec les jeunes les questions éthiques qui les préoccupent, mais pour lesquelles si peu de réponses sont proposées.*

DE MOÏSE À ROBINSON

L'intervenant relate son expérience au travers de trois récits: l'*Exode* de l'Ancien Testament, l'*Antigone* de Sophocle et le *Robinson Crusoë* de Daniel DEFOE. Moïse libérant son Peuple du joug des Pharaons et recevant sur le Sinaï les tables de la Loi illustre la tension profonde qui traverse notre société actuelle entre, d'une

part, l'attachement, voire la revendication des libertés individuelles et, d'autre part, le nécessaire respect des lois. La libération de l'esclavage se transforme peu à peu en apprentissage individuel et collectif d'une liberté qui ne peut s'instaurer hors d'une définition de ses limites et contraintes. À travers les réécritures successives des lois et l'épisode du *Veau d'Or*, les étudiants appréhendent non plus comme dichotomiques mais comme complémentaires dialogue et codification, imposition et négociation.

Le drame qui se noue autour d'Antigone, femme jeune, rebelle et passionnée pose la question de la désobéissance civile face à un ordre supposé injuste. Victime de l'"usurpateur" Créon, Antigone suscite d'emblée chez les jeunes admiration et adhésion. L'enseignant pourtant les invite à des lectures parallèles. Le voyage littéraire devient apprentissage de la nuance. Les zones d'ombre d'Antigone sont questionnées, discutées, débattues. Ce qui semble juste dans l'absolu ne l'est pas forcément dans l'application. À la clarté théorique et conceptuelle, F. OST oppose l'art de la prudence tel que le concevait Paul RICOEUR et avec lequel l'interprétation

de l'actualité se fera plus fine et lucide.

Le dernier volet du triptyque proposé par l'intervenant est l'épopée de Robinson Crusoë. Voilà un naufragé courageux et extraordinairement inventif, qui n'aura de cesse de s'appropriier l'île et de l'aménager à sa convenance. Formidable métaphore du monde libéral tel que l'occident l'exportera au 18^e siècle! Imposture à décoder dans une lecture complète et minutieuse de toute l'œuvre. Son dénouement est souvent méconnu: alors que tout porte à croire que Robinson a acquis à la fois richesse et salut à la sueur de son front, on découvre que son immense fortune lui vient, en réalité, d'un esclavagisme habilement exploité par ses associés tout au long de son absence!

L'HISTOIRE CONTINUE...

Ainsi, dans les pas séculaires de Moïse, Antigone et Robinson Crusoë, François OST démontre l'intérêt du mythe comme outil culturel d'apprentissage. Au-delà de sa simple transmission, le récit fondateur se laisse *réécrire à l'encre de chaque époque*, invite à une *réappropriation active* des questions intemporelles. En mettant à distance du présent, en décalant dans le temps et dans l'espace, l'histoire continue de nous instruire et participe chez l'apprenant à la construction de ce que l'intervenant nomme *une mentalité élargie*.

Confronté à la question de la transmission, des savoirs et de la culture, le récit de cette expérience se terminera par une question tout aussi passionnante à explorer: dans la société multiculturelle qui est la nôtre, comment identifier quels seront les mythes fondateurs les plus appropriés, et comment accompagner les enseignants dans la lecture tout à la fois fidèle et créatrice qu'ils pourront en faire avec leurs étudiants? ■

NICOLE WAUTERS
SERVICE PRODUCTIONS PÉDAGOGIQUES
DE LA FÉDEFOC

CLASSIQUES

La culture pour tous

Si on est convaincu du rôle de l'école en matière de transmission de savoirs culturels, comment traduire cette conviction dans la réalité de la classe?

Cécile LADJALI en donne une illustration.

Professeur de lettres à l'Université de Paris III et dans un lycée de Seine St-Denis, Cécile LADJALI trouve nécessaire de "se coller" à cette deuxième réalité pour pouvoir revendiquer une certaine légitimité. Son parcours pédagogique sort manifestement du commun...

ÉCRIRE "POUR DE VRAI"

Avec ses élèves qui se préparent à passer le bac et qui sont issus de l'immigration, elle étudie les grands auteurs classiques, leur fait écrire de la poésie ("Murmures") qui sera vraiment publiée et une pièce de théâtre inspirée d'*Œdipe-roi* ("*Tohu Bohu*") qui sera vraiment jouée, mise en scène par William MESGUICH, le fils de Daniel, qui lui, préfacera le livre. La pièce se passe à Prague et met en scène deux frères qui vont s'entretuer ainsi que la lutte entre les communautés. Le thème trouve un écho particulier avec les haines communautaires dans les banlieues. Mais, note C. LADJALI, "Grâce à l'art, il est possible de dépasser, à notre petit niveau, les conflits". La tâche était ardue: "Les lois de la cité sont des lois de la virilité qui mettent au ban tout ce qui peut participer d'une syntaxe normée. Les élèves étaient fiers, mais ils allaient vraiment contre une nature de départ".

À travers les propos de C. LADJALI, on devine quelle enseignante elle est. "Souvent dans mon enseignement, le théâtre, la poésie permettent le dialogue. Ce travail est épuisant mais en fait, je sauve ma peau ainsi! Il y a un lien de cœur entre l'enfant et le maître. Cette courtoisie réciproque permet la transmission.

elle l'a dit...

"Ne pas avoir les mots, c'est ne pas pouvoir dire qui l'on est, ce que l'on veut et où on va"

"Un prof travaille énormément. Je pense que c'est le nerf de la guerre"

"Je fais apprendre des textes par cœur. Ce qu'on a appris par cœur, c'est ce qui structure à jamais ce que l'on est"

"Comme enseignante, je travaille contre ce que sont les élèves au départ"

"L'école ne doit jamais être à l'image de la rue"

"L'autorité que j'ai, je la tiens des auteurs, des textes"

Je leur donne beaucoup, mais ils me le rendent au centuple, même si cela ne marche pas à toutes les heures de cours!"

LA PASSION

Les conditions de la transmission s'esquissent: "Je ne supporterais pas une seconde de brader ma passion pour la littérature. Quand le jeune voit que le prof est un peu fou, qu'il a une passion, cela l'intrigue beaucoup et il se dit que tiens, cela peut être intéressant!". Le caractère personnel de la "vocation" d'enseignant se précise: "J'ai moi-même été une élève en grande difficulté à un moment donné, à cause des maths. Je ne veux pas que la culture, le système scolaire cassent un enfant et l'humiliant. Le texte, l'œuvre d'art est là pour exacerber ce qu'il y a de plus beau et noble en l'être humain".

Photo: Bernard DELCROIX



C. LADJALI confronte donc ses élèves à des textes exigeants: "Les enfants savent faire la différence entre un grand texte, un cours digne d'eux et un cours qui se conçoit autour de la démagogie. Je ne vois pas pourquoi les enfants des banlieues n'auraient pas droit à ces textes! Ce dont on souffre tant aujourd'hui, c'est de l'absence de hiérarchie. Il ne faut pas laisser croire que tout est au même niveau". En travaillant les classiques avec "des enfants qui ne s'aiment pas, qui ne sont pas fiers d'eux", C. LADJALI veut qu'ils rencontrent l'altérité, "quelque chose d'autre qu'à la maison".

SE MOUILLER

Les affirmations de C. LADJALI peuvent intriguer, enthousiasmer ou irriter. Elles ont au moins le mérite de la cohérence. En effet, si elle fait écrire ses élèves, elle écrit aussi elle-même. Son dernier roman, "*Louis et la jeune fille*", vient de sortir en librairie... Et pour elle, "C'est une grande chance de pouvoir articuler son existence autour de ces deux axes-là!". ■

FRANÇOIS TEFNIN

ÉCHOS

ils l'ont dit...

"Pour moi, la crainte existe de voir des pans de culture s'écrouler. Les cours sont maintenant souvent basés sur TOLKIEN, Harry Potter... Les élèves accrochent, bien sûr, une «culture» se développe, mais cela me fait peur qu'elle soit basée là-dessus. C'est dangereux. Faut-il s'adapter à la culture des enfants? Certains pans de la culture doivent être maintenus".

Un instituteur

"J'enseigne à de jeunes adultes, et je suis de plus en plus perplexe. Que fait l'école au niveau de la culture? Parler de culture générale est peut-être ringard, mais où en sommes-nous, si on oublie Racine et Corneille mais qu'on parle du Seigneur des Anneaux?".

Un enseignant d'une Haute École

"La culture est toujours l'expression de l'intimité d'un individu, d'un groupe. Quand on étudie un auteur, il faut analyser ce qui le faisait vibrer. J'aime faire la distinction entre aimer et apprécier, qui signifie surtout avoir des clefs pour comprendre. La passion est quelque chose de très important chez les profs!".

Un professeur de l'enseignement général

"L'école fonctionne souvent en vase clos. Va-t-elle laisser entrer les questions évoquées ici, et que va-t-elle en faire? Les images et les messages véhiculés par les médias sont très «chargés» émotionnellement. Il n'y a pas de décodage. L'école se doit d'outiller les jeunes pour les aider à comprendre. Si c'est l'émotion qui prédomine, quelle place peut-il y avoir pour la raison? Comme l'a rappelé François OST, la raison peut s'appuyer sur des modèles, des règles, des principes rappelés dans les récits fondateurs qui ont traversé les siècles. Dans notre histoire culturelle, il existe des balises pour ne pas rester dans le domaine de l'arbitraire, de l'affectif, de l'avis personnel".

Un animateur pédagogique

"Souvent, on ne s'intéresse aux établissements en zone difficile qu'à travers les questions de violence à l'école. Dans mon école en D+ et où se côtoient 33 nationalités, les enseignants ont investi énormément d'énergie dans le travail en équipe et une réflexion sur l'éducation à la citoyenneté. Cela a permis la mise en place de beaucoup de choses positives, comme un conseil d'élèves qui fonctionne bien. Mais c'est dommage qu'il n'y ait pas plus de gens de terrain à l'université d'été, pour relayer ce message!".

Un instituteur dans les Marolles

"Maurice BELLET a insisté sur l'importance, pour chacun, de trouver sa place. C'est vrai pour l'enfant mais aussi pour le maître, qui doit être au clair avec le message qu'il souhaite faire passer".

Un membre de PO

"Le thème de la culture est intéressant à traiter en milieu scolaire. J'ai vécu un grand moment de satisfaction lors de l'exposé de Jean FLORENCE, qui avait un réel souci de faire le lien avec le milieu scolaire. C'était très intéressant en termes de transmission. L'idée de deux journées de réflexion sur un thème est bonne. Je suis de ceux qui reviendront!".

Un directeur de centre PMS

TÉMOIGNAGES RECUEILLIS PAR BRIGITTE GERARD ET MARIE-NOËLLE LOVENFOSSE



Tous les moyens sont bons pour mettre fin aux temps de pause!

Photo: Marc VERKROYEN



© Johan JACOBS

La Monnaie a invité 30 participants de l'université d'été à la pré-générale de *L'enlèvement au Sérail* de MOZART.

www.lamonnaie.be

Photos: F. TEFNIN et M. VERKOYEN



C'est le cadre imposant de l'Abbaye de Floreffe qui a accueilli l'université d'été.

Et pourquoi ne pas poursuivre la réflexion par la lecture?



Les exposés ont suscité de fructueuses discussions.
Ici, le Chanoine Armand BEAUDUIN, Maurice BELLET et Étienne MICHEL.

Outre les exposés en séance plénière, quatre ateliers ont permis aux participants d'entendre et de débattre les communications suivantes:

- *Pratiques culturelles et de loisirs des ados*, Hugues DELFORGE
- *Consommation culturelle: qu'est-ce qui est mis en concurrence?*, Frédéric MOENS
- *La culture n'est pas un luxe*, Lucien NOULLEZ
- *Comment conduire, avec de jeunes enfants, une discussion de portée philosophique à partir d'expressions artistiques?*, Nicole COSSIN

Dans les prochains numéros d'entrées libres, nous reviendrons sur les différents sujets abordés lors de ces ateliers.



Accompagné de Paul HABRAN à l'épinette, Henri GANTY - par ailleurs vicaire épiscopal - a agrémenté à la flûte à bec la soirée du vendredi.

Les différentes séances de travail ont été entrecoupées d'interventions du "Monkey sax quartet".